

Hitler et la pensée raciale

Jean STENGERS

Revue belge de philologie et d'histoire, tome 75, fasc. 2, 1997

Prenons pour point de départ une profession de foi que Hitler publie en avril 1922 dans le *Völkischer Beobachter*. Je dois à mon Créateur, s'écrit Hitler, de pouvoir « être attaché à mon peuple d'un amour passionné » et de « combattre avec une haine passionnée ceux qui le pourrissent » (1).

« Ceux qui le pourrissent », *seine Verderber* : il s'agit, cela va de soi, des Juifs. Hitler, dans son article, dénonce effectivement avec passion ces Juifs responsables d'avoir jeté le peuple allemand dans la plus profonde misère.

Le peuple allemand, *dieses deutsche Volk, mein Volk*, écrit Hitler. C'est un autre point sur lequel il insiste. La nationalité officielle, pour lui — il a toujours des papiers autrichiens — est sans importance. « Par le sang », dit-il, « je suis Allemand », *diesem Blute nach bin ich ein Deutscher*. Ce qui compte, souligne-t-il, est « mon appartenance par le sang à notre peuple », *meine blutmässige Zugehörigkeit zu unserem Volke*. Le jour viendra, ajoute-t-il, où la nationalité allemande sera reconnue à un homme, non d'après ses papiers, mais « exclusivement d'après son sang et d'après ses mérites », *nach seinem Blute und nach seiner Würde* (2).

Quelles sont les bases idéologiques de ces deux « passions » ? Pour l'antisémitisme, aucune question à se poser : Hitler n'a qu'à puiser, quand il le veut — et il le veut constamment — dans le riche arsenal des doctrinaires de l'antisémitisme. Son originalité est de pousser ce qu'il tire de ses prédécesseurs jusqu'à l'exacerbation, jusqu'à une extrémité démentielle.

Mais d'où vient l'idée que, comme homme de langue allemande, il appartient « par le sang » au peuple allemand ? L'idée que les Allemands, de par leur communauté de langue, sont « du même sang » ? Que l'on retourne les écrits de tous ceux qui, en cette matière, ont cherché à formuler une doctrine, que l'on cherche partout, et notamment chez les théoriciens de la race, et l'on ne trouvera rien : Hitler formule là une idée qui n'a jamais eu aucun fondement doctrinal, qui ne peut se réclamer d'aucun maître. Mais c'est une idée qui circule, qu'il saisit au vol, et qu'il fait sienne. Ce n'est pas un élément d'une quelconque doctrine, c'est une simple idée. Puisque, à travers Hitler, nous parvenons à l'isoler, donnons-nous le droit de la baptiser : appelons-la — c'est un néologisme — la « pensée raciale ».

(1) HITLER, *Sämtliche Aufzeichnungen, 1905-1924*, publ. par Eberhard JÄCKEL, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1980, p. 607.

(2) *Ibid.*, p. 601.

Une notion indispensable en histoire contemporaine : la pensée raciale

La « pensée raciale » — l'idée donc que, là où des hommes parlent une même langue, ils sont du même sang — est une idée que, dans l'Europe du XIX^e et du XX^e siècle, l'on saisit à de multiples reprises. Nous l'avons dit : elle circule. Il importe donc à l'historien, après l'avoir baptisée, d'en saisir les manifestations et de mesurer la place qu'elle occupe.

C'est une idée, soulignons-le, qui n'apparaît qu'à l'époque contemporaine. Bien avant le XIX^e siècle, certes, le mot « sang » était employé pour désigner une origine, et il pouvait être accompagné d'un adjectif « ethnique ». Dans le chant des Gueux du XVI^e siècle qui est devenu l'hymne nationale néerlandais, le *Wilhelmus*, Guillaume d'Orange est dit « de sang allemand » (*van Duitsen bloed*) (3). Collectivement, on prêtait souvent à la noblesse française un « sang » particulier, d'origine germanique(4). mais ce qui est radicalement nouveau, au XIX^e siècle, est le passage de la communauté de langue à l'idée de la communauté de sang — ou de la parenté de langues à l'idée de la parenté de sang.

Nous Roumains, écrit en 1851 le nationaliste Bratianu, nous devons nous unir avec les peuples « de même race » — il entend par là les peuples latins —, nous devons nous unir avec nos « frères de sang », les Italiens, les Français, les Espagnols, les Portugais(5).

Emile de Laveleye, un économiste belge très répandu dans les milieux intellectuels européens, et qui est passionné par le problème des nationalités, y introduit constamment le « sang ». Il parle du « sang latin », du « sang slave » des Bulgares et des Bosniaques : « le plus pur sang slave coule dans leurs veines ». Kossuth, s'il est un champion du nationalisme magyar, est néanmoins « de sang slave ». Il importe, aux yeux de Laveleye, de noter les « affinités de sang ». C'est ainsi que, bien évidemment, « Polonais et Russes sont du même sang ». La France et l'Italie, de même, sont « deux nations sœurs, de même sang » (6).

En 1870, dès le début de la guerre franco-allemande, apparaît dans l'opinion et la presse allemandes la revendication nationaliste : l'Alsace est allemande et doit revenir à la mère-patrie. Dès le 20 juillet 1870, un journal allemand explique et justifie cette revendication en écrivant que les Alsaciens doivent revenir au sein du peuple auquel ils se rattachent *durch Fleisch und*

(3) Le *Wilhelmus* était l'œuvre, selon toute vraisemblance, de Marnix de Sainte-Aldegonde : cf. Adrianus Cornelis DEN BESTEN, *Wilhelmus van Nassouwe. Het gedicht en zijn dichter*, Leiden, Nijhoff, 1983.

(4) Cf. André DEVYVER, *Le sang épuré. Les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1973.

(5) Käthe PANICK, *La Race Latine. Politischer Romanismus im Frankreich des 19. Jahrhunderts*, Bonn, Röhrscheid, 1978, p. 128.

(6) Jean STENGERS, « Race et nationalité chez Emile de Laveleye », dans *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, éd. par Pierre GUIRAL et Emile TEMIME, Paris, Editions du CNRS, 1977, p. 110-111.

Blut, durch Herz und Geist — « par la chair et par le sang, par le cœur et par l'esprit » (7). Du côté français, on répond, faut-il le dire, en invoquant la volonté des Alsaciens. Volonté passagère, qui n'aura qu'un temps, s'écrie Treitschke : « Le résultat final ne laisse aucun doute, car à nos côtés lutte ce qui est plus fort que les ruses mensongères de l'étranger — la nature elle-même, la voix du sang », *die Natur selber, die Stimme des Blutes* (8).

Lorsque la Russie, en 1914, court au secours de la Serbie, le tsar déclare dans sa proclamation du 2 août 1914 que son pays n'avait pas pu rester indifférent au sort des peuples slaves liés à la Russie « par le sang et par la foi » (9).

En septembre 1939, les autorités de la *Deutsche Evangelische Kirche* lancent un appel applaudissant vigoureusement à l'idée d'une lutte menée pour que « le sang allemand retourne au sang allemand », *damit deutsches Blut zu deutschem Blut heimkehren darf* (10).

L'année suivante, les Pays-Bas et le Grand-Duché de Luxembourg sont occupés par l'Allemagne. Dans le Grand-Duché, des Luxembourgeois germanophiles lancent un appel à leurs compatriotes pour les inciter à « écouter la voix du sang ». *Luxemburger, höre die Stimme des Blutes!* « Cette voix te dit que tu es un Allemand par la race et par la langue ». *Sie sagt dir dass du nach Rasse und Sprache ein Deutscher bist* (11). Aux Pays-Bas, à la fin de mai 1940, Seyss-Inquart, nommé *Reichskommissar*, annonce dans une proclamation qu'il veillera aux intérêts du « peuple néerlandais proche par le sang du peuple allemand » — *das dem deutschen Volk blutsnahe niederländische Volk* (12).

Dans le rapprochement entre certains Flamands et l'Allemagne, le « sang » est aussi plus d'une fois invoqué. Lorsqu'une délégation du *Raad van Vlaanderen*, du Conseil de Flandre, qui collabore avec l'Allemagne, est reçue à Berlin en mars 1917, le chancelier Bethmann-Hollweg la salue cordialement, « vous, les représentants d'un peuple qui nous est apparenté par le sang et par la langue » (13). Les pangermanistes, bien entendu, font entendre la même

(7) Josef BECKER, « Baden, Bismarck und die Annexion von Elsass und Lothringen », *Oberrheinische Studien II*, 1973, p. 142.

(8) Heinrich VON TREITSCHKE, « Was fordern wir von Frankreich ? », *Preussische Jahrbücher*, septembre 1870, reproduit dans son livre *Zehn Jahre Deutscher Kämpfe. Auswahl*, Berlin, 1913, p. 74.

(9) *Schulthess' Europäischer Geschichtskalender*, année 1914, 2^e partie, Munich, 1917, p. 838. Fidèle héritier du nationalisme, Vladimir Jirinovski, en 1994 encore, s'adressait au Serbes en les saluant comme des « frères par leur sang slave et leur foi orthodoxe » (*Le Monde*, 2.2.1994).

(10) *Kirche im Krieg. Der deutsche Protestantismus am Beginn des Zweiten Weltkrieges*, éd. p. G. BRAKELMANN, Munich, 1979, p. 127.

(11) Dans Paul DOSTERT, *Luxemburg zwischen Selbstbehauptung und nationaler Selbstaufgabe. Die deutsche Besatzungspolitik und die Volksdeutsche Bewegung, 1940-1945*, Luxembourg, 1985, p. 60-61. Voir aussi Gilbert TRAUSSCH, *Histoire du Luxembourg*, Paris, Hatier, 1992, p. 167.

(12) *Verordnungsblatt für die besetzten Niederländischen Gebiete*, 1940, p. 6.

(13) Texte dans *Belgischer Kurier*, 4.3.1917, et dans *Het Vlaamsche Nieuws*, 5.3.1917.

voix. Dès septembre 1914, le président de leur Ligue, Heinrich Class, annonce leur volonté de traiter les Flamands « comme des parents de sang » — *als Blutsverwandte* — afin de les faire entrer dans une grande Allemagne⁽¹⁴⁾. Durant la Seconde Guerre, le leader du mouvement le plus ardemment pro-nazi, Van de Wiele, qui est à la tête du *DeVlag*, explique que son mouvement est fondé sur la « communauté de sang » des Flamands et des Allemands⁽¹⁵⁾.

A la même époque, un prêtre nationaliste flamand influent, Cyriel Verschaeve, bien que lui aussi tourné vers l'Allemagne nazie, est surtout hanté par l'unité nécessaire du peuple de sang néerlandais. Du Dollart (qui constitue l'extrémité septentrionale des Pays-Bas) jusqu'à la Somme, écrit-il, il ne faut qu'un seul cri pour le Néerlandais : « Aime ton sang, unis ton sang ! »⁽¹⁶⁾. Jusqu'à la Somme : pour parler des populations — originellement flamandes à ses yeux — du Nord de la France, Verschaeve a les accents de Treitschke pour l'Alsace. La France a pu annexer ces populations, elle n'a pas pu changer leur sang. « Le sang demeure le sang »⁽¹⁷⁾.

D'où vient la pensée raciale ?

La pensée raciale, nous l'avons dit, n'a pas été liée à une quelconque doctrine. D'où a-t-elle surgi ?

L'explication qui vient immédiatement à l'esprit est qu'elle a été suscitée, simplement, par l'emploi du mot *race*.

Race, pendant longtemps, a été un terme employé couramment — comme allant de soi, peut-on dire — pour désigner soit une nationalité linguistique, soit simplement un groupe ayant la même langue, soit encore des peuples ayant des langues apparentées.

Cela a été un emploi extrêmement banal, mais qu'il est intéressant de bien situer dans le temps.

On en trouve les premiers exemples, à ma connaissance, au début du XIX^e siècle, chez Charles de Villers et chez Madame de Staël. Villers, un Français passionné par l'Allemagne, évoque en 1804 « les nations protestantes, qu'on

Voir aussi *Les Archives du Conseil de Flandre (Raad van Vlaanderen)* publiées par la Ligue Nationale pour l'Unité belge, Bruxelles, Dewarichet, 1928, p. 429.

(14) Heinrich CLASS, *Zum deutschen Kriegsziel*, Munich, Lehmann, 1917, p. 33. Cf. sur ce manifeste Fritz FISCHER, *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale, 1914-1918*, Paris, Editions de Trévise, 1970, p. 115.

(15) Jef VAN DE WIELE, *Op zoek naar een vaderland*, Bruxelles, Steenlandt, 1942, p. 99.

(16) Cyriel VERSCHAEVE, *Oorlogsgedenkschriften, 1944-1946*, publ. par Romain VANLANDSCHOOT, Wim MEYERS et Renaat DE DEYGERE (= *Verschaeviana, Jaarboek 1988-1989*), p. 9.

(17) *Ibid.*, p. 89-90. Sur Verschaeve, qui était en Flandre, a-t-on pu dire, « un leader spirituel incontesté, quasiment mythique », voir la notice de André DEMEDTS dans l'*Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, t. II, Tielt, Lannoo, col. 1792-1795.

pourrait appeler de race germanique » (18). Le *De l'Allemagne* de Madame de Staël s'ouvre par cette phrase : « On peut rapporter l'origine des principales nations de l'Europe à trois grandes races différentes : la race latine, la race germanique et la race esclavonne » (19).

Un siècle et quart plus tard, dans les années 30 de ce siècle, l'emploi est toujours courant. Paul Claudel, ambassadeur de France en Belgique, parle abondamment en 1934, pour décrire le pays où il est accrédité, de « conflits de races », de « haines raciales », de « fossé entre les deux races », de « rivalité des deux races » (20). Charles de Gaulle, publiant la même année *Vers l'armée de métier*, évoque lui aussi « ce pays belge, ce peuple partagé entre deux races et deux langues rivales » (21). Mais ce sont là les derniers feux de la « race » linguistique. Le racisme hitlérien et ses horreurs vont bientôt faire du terme un objet, lui aussi, d'horreur, et il va être frappé d'un tabou.

Entre Charles de Villers et Charles de Gaulle, cependant, la dérivation de la « langue » vers la « race » est constante. Les « races » fleurissent. Les auteurs les plus sérieux en sont pleins. Renan est séduit par la poésie des « races celtiques » (22) et ses textes célèbres de 1870 font constamment référence à la « race allemande » et à la « race germanique » (23). Il admet dans sa polémique avec Strauss que « l'Alsace est allemande de langue et de race » (24). Napoléon III, dans une lettre à Emile Ollivier, ne dit pas autre chose : « L'Alsace est française quoique de race germanique » (25).

Le « principe des nationalités », tel qu'il a été entendu pendant longtemps aussi bien en France qu'en Allemagne (sa définition ne divergera dans les deux pays qu'après le drame de l'Alsace-Lorraine), aboutirait, écrit en 1861 Prévost-Paradol, à « rendre à chaque race son indépendance et (à) la consti-

(18) Cité dans Käthe PANICK, *La Race Latine*, op. cit., p. 64.

(19) Baronne DE STAËL HOLSTEIN, *De l'Allemagne*, t. I, Londres, 1813, p. 1. La 4^e partie du livre débute par : « Les nations de race germanique sont toutes naturellement religieuses ». Mme de Staël, comme avant elle Villers, avait certainement subi l'influence de Herder, qui, dans ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, parle avec éloquence des *Deutsche Völker* et des *Slavische Völker* (t. 4, Karlsruhe, Schmieder, 1792, p. 24 et p. 35). Sur cette influence de Herder, voir H. TRONCHON, *La fortune intellectuelle de Herder en France. La préparation*, Paris, 1910, p. 216-230 et 263 et sv.

(20) *Documents diplomatiques français, 1932-1939*, 1^{re} série, t. 5, Paris, Imprimerie Nationale, 1970, p. 925, 927, 928, 929, 930. Même vocabulaire déjà, en 1932, chez le prédécesseur de Claudel à Bruxelles, Charles Corbin (*Ibid.*, 1^{re} série, t. 2, p. 64-66).

(21) Rééd. de Paris, Berger-Levrault, 1944, p. 30.

(22) Cf. R.M. GALAND, *L'âme celtique de Renan*, New Haven-Paris, 1959.

(23) Ernest RENAN, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, 1947, p. 412, 415, 418, 424, 431, 435, 444, 445. A partir de cet emploi du mot « races » chez Renan, M.K. WEINBERG a construit un réquisitoire qui est d'un parfait ridicule (« Race et races dans l'Œuvre d'Ernest Renan », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. 68, 1958, p. 129-164).

(24) Nouvelle lettre à M. Strauss, du 15 septembre 1871, dans le *Journal des Débats* du 15.9.1871 ; reprod. dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 455.

(25) Lettre du 7 novembre 1869, dans Emile OLLIVIER, *L'Empire libéral*, t. 12, Paris, 1908, p. 147.

tuer en corps de nation distinct » (26). Emile de Laveleye l'appelle parfois, sans plus, le « principe des races » (27).

Tout autant que dans les textes écrits à tête reposée, le mot jaillit aussi spontanément. Une délégation d'une académie italienne, venue rendre visite à Victor Hugo en 1882, exprime le vœu que « la France et l'Italie soient à jamais unies dans une fraternelle étreinte ». Victor Hugo répond : « Oui, cette alliance est indestructible. Ne sommes-nous pas de même race ? » (28).

Quand il s'agit de la Suisse ou de la Belgique, la distinction entre les « races » est classique. Le peuple suisse, dit Thiers au Corps Législatif en 1867, « est composé de trois races très distinctes, très marquées : la race italienne, la race française, la race allemande » (29). Pour la Belgique, le thème des « deux races » constitue, aussi bien sous la plume de Belges que sous celle d'observateurs étrangers, un leitmotiv qui s'étale depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'aux approches de 1940. Même un Henri Pirenne se laisse aller à parler des « deux races qui habitent la Belgique, la wallonne et la flamande » (30). Même le Roi Albert, en 1931, évoque les « oppositions séculaires de races, de classes et de langues » qui divisent la Belgique (31).

La « race » : un tel terme ne devait-il pas appeler assez naturellement l'idée de « sang » ? Peut-être, mais ce n'est là en tout cas qu'une explication partielle. Elle peut valoir pour la France et le domaine linguistique français, mais la pensée raciale a circulé plus encore dans le domaine germanique, et là, l'explication par le vocabulaire se révèle insuffisante : les Allemands, en effet, ont beaucoup moins parlé de *Rasse*, ou encore de *Stamm*, que de *Nation* et plus encore de *Volk* (32).

Même en français, notons-le, la dérivation d'idées à partir du mot « race » n'allait nullement de soi, car dans son sens qui a été longtemps si courant,

(26) A. PRÉVOST-PARADOL, *La France Nouvelle et Pages choisies*, publ. par Pierre GUIRAL, Paris, 1981, p. 137. Le fait qu'il s'agit bien toujours, à cette date, de l'acception reçue en France tout comme en Allemagne, ressort de la définition de Littré (t. 3, Paris, 1875, sub v^o « Nationalité ») : « Principe des nationalités, principe d'après lequel des portions d'une race d'hommes tendent à se constituer en un seul corps politique ».

(27) Jean STENGERS, « Race et nationalité chez Emile de Laveleye », étude citée, p. 106.

(28) *Le Rappel*, 20.10.1882.

(29) Adolphe THIERS, *Discours parlementaires*, publ. par M. CALMON, t. 11, Paris, 1881, p. 42.

(30) *Exposition Universelle et Internationale de Liège 1905. Congrès Wallon. Comptendu officiel*, Liège, Thône, 1905, p. 247. De manière tout à fait fondamentale, cette fois, dans ses conceptions historiques, Pirenne considérait que la Belgique, située aux confins de la France et de l'Allemagne, avait eu pour originalité de posséder une culture où l'on retrouvait, « mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, les génies des deux races » (entendez : la race latine et la race germanique) (Henri PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1, 2^e éd., Bruxelles, Lamertin, 1902, p. IX).

(31) Lettre du Roi à son Premier Ministre Henri Jaspar de juin 1931, publ. dans la *Libre Belgique* du 9.4.1975.

(32) Un trait caractéristique : le traducteur allemand de Mme de Staël, lorsqu'il s'agit des « trois grandes races différentes », ne traduit pas par *Rassen*, mais par « drei verschiedene Hauptstämme » (*Deutschland*, trad. allemande, t. 1, Reutlingen, 1815, p. 15).

c'était un terme extrêmement neutre, dépourvu de toute charge passionnelle — de cette charge que l'on trouve au contraire dans le « sang ».

L'explication fondamentale est donc ailleurs. Elle est, de toute évidence, dans l'exaltation, dans l'Europe du XIX^e siècle, à la suite de Herder, de l'originalité profonde, irréductible, des peuples dont la langue traduit le « génie » propre. C'est cette exaltation, d'une manière générale, des nationalités linguistiques, qui devait faire glisser l'esprit vers l'idée d'une parenté elle aussi physique unissant les membres du groupe — d'une parenté « de sang ». La pensée raciale pouvait dériver dans ces conditions aussi bien du *Volk* allemand que de la « race » française.

La pensée raciale: une notion réellement utile?

Après avoir isolé la « pensée raciale », et l'avoir qualifiée de « notion indispensable », nous marquons une hésitation : s'agit-il là d'un outil historique d'une véritable utilité ? S'agit-il là d'une idée qui, dans le passé, a pesé d'un certain poids ?

Tout d'abord, on le notera, elle souffre d'une certaine ambiguïté. Chacun des textes que nous avons allégués devrait faire l'objet d'un examen sémantique : celui qui parle de « sang » entend-il bien le terme au sens propre, au sens biologique, en songeant à une appartenance raciale, ou use-t-il plutôt d'une métaphore, et emploie-t-il le mot dans un sens plutôt figuré ? Pour chaque texte que nous avons cité, on pourrait instaurer à ce sujet une longue discussion sémantique. Un Emile de Laveleye — pour ne citer que lui — était un esprit trop distingué pour ne pas connaître les mises en garde de spécialistes signalant le danger de confondre la langue et l'appartenance raciale⁽³³⁾. Sous sa plume, le « sang » doit donc être surtout métaphorique. Dans d'autres cas, il y a matière à discussion.

Mais l'idée, surtout — et c'est là la question essentielle à se poser — a-t-elle eu une importance historique ? On pourrait facilement faire remarquer que les Allemands auraient sans aucun doute revendiqué l'Alsace même sans le « sang » invoqué par Treitschke. Que la Russie serait sans aucun doute venue au secours de la Serbie, en 1914, même sans l'appel au « sang » slave. De même, la collaboration de certains Flamands avec l'Allemagne n'aurait certainement pas été différente même si la « parenté de sang » entre Flamands et Allemands n'avait pas été mise en avant.

La pensée raciale ne constitue-t-elle pas dans ces conditions un objet somme toute assez négligeable — tout au plus une sorte de pensée d'appoint aux grandes passions nationales ?

(33) Ces mises en garde sont nombreuses dès le XIX^e siècle. Voir par exemple celle de J.J. D'OMALIUS D'HALLOY, *Des races humaines ou Eléments d'ethnographie*, Bruxelles, Jamar, s.d., p. 9-10, dont le texte est réimprimé dans le *Dictionnaire d'ethnographie moderne* constituant le t. 37 de la *Nouvelle Encyclopédie théologique de l'abbé Migne* (Paris, 1853), 1^{re} partie, col. 11-16.

Elle le serait peut-être bien, en effet, s'il n'y avait Hitler.

Chez Hitler, la pensée raciale occupe une place centrale. Elle est chargée chez lui de tout son sens, loin de la métaphore. Elle constitue le fondement d'une pensée politique, et elle inspire l'action.

Le sang allemand chez Hitler

Il n'y a plus rien de métaphorique lorsque Hitler s'écrie dans un discours de 1927 : *Wir sind Deutsche, sonst gar nichts! Wir haben alle gemeinsamen Blut und eine gemeinsame Sprache* ⁽³⁴⁾ ; lorsqu'il parle de l'Allemand, en 1930, comme d'un *Träger unseres Blutes* ⁽³⁵⁾. Le sang, bien évidemment, a pour lui une valeur raciale, biologique.

La conclusion politique éclate dans la première page de *Mein Kampf*, une page dont on ne saurait placer assez haut l'importance.

« Il faut », écrit Hitler, « que l'Autriche allemande revienne à la grande patrie allemande, et ceci non pas en vertu de quelconques raisons économiques ». « Non, non : même si cette union, au point de vue économique, était indifférente, même si elle était nuisible, elle devrait avoir lieu quand même. Un même sang doit appartenir à un même Empire (*Gleiches Blut gehört in ein gemeinsames Reich*) ».

Gleiches Blut gehört in ein gemeinsames Reich : ce cri, chez Hitler, est une clé à la fois de sa pensée et de son action.

Dès ses débuts, la volonté de rassembler en un seul Etat tous les hommes de langue allemande est dans sa bouche et sous sa plume un thème fort. *Wir wollen nur ein einiges Deutschland!*, dit-il en août 1920⁽³⁶⁾. Et de répéter avec force les vers enflammés de Arndt : *Unser Deutschland reiche so weit, wie die deutsche Zunge klingt* — « que notre Allemagne s'étende aussi loin que retentit la langue allemande » ⁽³⁷⁾. Nos frontières, répète-t-il un peu plus tard, se situent là où s'arrête la langue allemande. *Unsere Grenzpfähle stehen da, wo die deutsche Sprache aufhört* ⁽³⁸⁾. Les nationaux-socialistes, s'écrie-t-il toujours en 1920, « sont les porteurs de la pensée allemande, et ils s'engagent avec toute leur énergie dans la lutte pour le rassemblement de tous les Allemands en un seul Etat (*für den Zusammenschluss aller Deutschen in ein Staatsgebiet*), et ne relâcheront pas la lutte tant que ce but ne sera pas atteint » ⁽³⁹⁾. Notre mouvement, écrit-il en

(34) Discours du 23 mars 1927, dans *Adolf Hitler in Franken. Reden aus der Kampfzeit*, s.l.n.d. (1939), p. 40, et dans HITLER, *Reden, Schriften, Anordnungen. Februar 1925 bis Januar 1933*, t. II, 1^{re} partie, éd. p. Bärbel DUSIK, Munich, Saur, 1992, p. 191.

(35) Discours du 13 novembre 1930 dans *Adolf Hitler in Franken*, *op. cit.*, p. 171, et dans HITLER, *Reden, Schriften...*, *op. cit.*, t. 4, 1^{re} partie, éd. p. Constantin GOSCHLER, Munich, Saur, 1994, p. 100.

(36) HITLER, *Sämtliche Aufzeichnungen, 1905-1924*, *op. cit.*, p. 180.

(37) *Ibid.*

(38) *Id.*, p. 224.

(39) *Id.*, p. 242.

janvier 1921, doit créer *ein germanisches Reich deutscher Nation* ⁽⁴⁰⁾. Et dans un discours de 1923 : Nous voulons « une patrie qui rassemble tous les Allemands » (*ein Vaterland, das alle Deutschen umfasst*) ⁽⁴¹⁾. Dans le tome 2 de *Mein Kampf*, qui paraît en décembre 1926, l'affirmation n'est pas moins nette : « Le Reich allemand doit, en tant qu'Etat, englober tous les Allemands » ⁽⁴²⁾.

Dans son *Zweites Buch*, que Hitler rédige en 1928 — mais que, on le sait, il ne publiera pas —, il y a un cri où le sang est à nouveau présent : « Je suis un nationaliste allemand (*Ich bin deutscher Nationalist*). Je ne me reconnais que dans mon *Volkstum* », dans « cette communauté d'hommes qui, liés par le sang (*blutsmässig verbunden*), unis par la langue, sont soumis à un même destin » ⁽⁴³⁾.

Une communauté de sang: donc pas de germanisation

On n'a pas suffisamment aperçu jusqu'ici la conclusion pratique — une conclusion, à une certaine époque, majeure — que Hitler tire de ses idées sur le « sang allemand ». Puisque les hommes de langue allemande constituent un peuple uni par le sang, il est pour lui absurde d'imaginer que l'on puisse « germaniser », c'est-à-dire rendre Allemands, des hommes d'un autre sang, en leur imposant simplement la langue allemande.

L'idée est développée de manière très explicite dans *Mein Kampf*. Cela a été une des grandes erreurs des pangermanistes, écrit Hitler dans *Mein Kampf*, que de croire que l'on pourrait « germaniser » les Slaves d'Autriche. « Comme le *Volkstum*, ou disons mieux la race (*besser die Rasse*), ne dépend pas de la langue, mais du sang, on n'aurait le droit de parler de germanisation que si l'on réussissait par un tel procédé à changer le sang des individus inférieurs. Mais cela est impossible. Y arriverait-on, ce serait par un mélange des sangs, une modification qui signifie l'abaissement du niveau de la race supérieure. Le résultat final d'un tel processus serait ainsi la destruction des qualités qui ont autrefois rendu le peuple conquérant capable de vaincre. Ce sont particulièrement les énergies culturelles que ferait disparaître le métissage avec une race inférieure, la population issue de ce mélange parlerait-elle mille fois la langue de l'ancienne race supérieure » ⁽⁴⁴⁾.

La même erreur a consisté à vouloir germaniser des Polonais, en leur imposant la langue allemande. « Là aussi le résultat aurait été funeste : un peuple de race étrangère exprimant en langue allemande ses idées étrangères,

(40) *Id.*, p. 282.

(41) *Id.*, p. 963.

(42) *Mein Kampf*, n^{le} éd. de 1933, p. 439.

(43) *Hitlers Zweites Buch*, éd. p. Gerhard WEINBERG, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1961, p. 78 ; repris dans la série *Reden, Schriften...*, op. cit., t. II A, éd. par Gerhard WEINBERG, Christian HARTMANN et Klaus LANKHEIT, Munich, Saur, 1995, p. 34.

(44) *Mein Kampf*, n^{le} éd., 1933, p. 428.

et portant atteinte par sa nature inférieure à l'élévation et à la dignité de notre propre *Volkstum* » (45).

Dans le *Zweites Buch*, Hitler répète rageusement : *Kein Germanisieren oder Deutschisieren*. Des Tchèques ou des Polonais « prétendument germanisés » n'apporteraient pas « un renforcement national à notre peuple, mais au contraire un affaiblissement racial » (46).

On voit ainsi le chemin extraordinaire qu'a pris chez Hitler la pensée raciale. On avait fait d'un peuple ayant une langue commune une race ayant le même sang. Le sang prend ensuite le dessus et devient le critère de la communauté populaire.

Dans un discours au Reichstag de mai 1933, Hitler déclare : « Nous ne connaissons pas la notion de germanisation (*den Begriff des Germanisierens*). La mentalité des siècles passés, où l'on pensait pouvoir peut-être transformer des Polonais ou des Français en Allemands, nous est étrangère » (47). Quelques jours plus tard, à Munich, il répète : nous repoussons l'idée de vouloir transformer en Allemands des peuples étrangers, des peuples qui eux-mêmes ne veulent pas le devenir et ne le peuvent pas (*und es auch nicht sein können*). Nous tenons avant tout à « ce qui appartient à notre peuple, à ce qui est notre sang (*was unser Blut ist*) et parle notre langue » (48).

Ces discours de 1933 peuvent évidemment n'avoir qu'un objectif tactique : rassurer les voisins de l'Allemagne(49). Ils permettent difficilement, à cette date, de percer la vraie pensée de Hitler. Mais *Mein Kampf* et le *Zweites Buch* sont irréfutables : le sang allemand ne peut qu'être affaibli par une prétendue « germanisation ».

L'heure du rassemblement du sang allemand

Hitler avait évoqué ses grands rêves et ses objectifs pan-allemands dans ses discours des années 20. Par la suite, et surtout lorsqu'il arrivera au pouvoir, il n'en parlera plus ouvertement. C'est la période de l'occultation tactique. Pendant des années, dira-t-il en novembre 1938 à des journalistes allemands, j'ai été forcé de ne parler que de la paix. *Die Umstände haben mich gezwungen, jahrzehntelang fast nur vom Frieden zu reden* (50). Mais à

(45) *Id.*, p. 430.

(46) *Hitlers Zweites Buch*, éd. WEINBERG, op. cit., p. 78-79 ; rééd. dans les *Reden, Schriften...*, t. II A, op. cit., p. 34. La traduction française de ce passage (Adolf HITLER, *L'expansion du III^e Reich*, trad. franç., Paris, Plon, 1961, p. 55) est peu exacte.

(47) Discours du 17 mai 1933, dans Max DOMARUS, *Hitler. Reden und Proklamationen, 1932-1945*, t. I, 1^{re} partie, Munich, Süddeutscher Verlag, 1965, p. 273.

(48) Discours du 27 mai 1933, *ibid.*, p. 279.

(49) On peut en dire de même d'une interview que Hitler donne en janvier 1935 à un journal polonais, et qui va dans le même sens (cf. H.K. ROSENTHAL, *German and Pole. National Conflict and Modern Myth*, Gainesville, 1972, p. 109).

(50) « Rede Hitlers vor der deutschen Presse (10 November 1938) », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, t. 6, 1958, p. 182.

ses confidents, et dans des réunions secrètes, il révèle ce qui ne cesse de brûler en lui.

En novembre 1937 — lors de la réunion relatée dans le célèbre memorandum Hossbach —, il constate que la *Volksmasse* allemande est rassemblée en Europe dans un *Rassekern* de 85 millions d'hommes⁽⁵¹⁾. Mais il s'exalte un peu plus tard en portant cette *Volksmasse* — vivant au-delà comme à l'intérieur des frontières du Reich — à 110 millions d'hommes. Il n'y a, dit-il à ses généraux, qu'un seul peuple sur la terre qui soit aussi concentré, un peuple de même race et de même langue habitant au cœur de l'Europe : c'est le peuple allemand avec ses 110 millions d'hommes en Europe centrale (*das deutsche Volk mit seinen 110 Millionen Deutschen in Mitteleuropa*)⁽⁵²⁾.

C'est ce peuple qu'il s'agit d'unir politiquement.

Un premier pas sera en 1935 — pacifiquement — le retour de la Sarre au Reich. Hitler le célèbre en mars 1935 dans un discours où il s'écrie (et ceci constitue, dans une déclaration publique, le premier écho à la première page de *Mein Kampf*) : « A la fin, le sang est plus fort que tous les documents en papier (*Am Ende ist das Blut stärker als alle papiernen Dokumente*). Ce que l'encre a écrit sera un jour effacé par le sang. Cette voix, qui est la plus profonde, couvrira à la fin clairement tous les autres sons »⁽⁵³⁾.

Lorsque l'Autriche, en 1938, est annexée, c'est le sang qui, dans la droite ligne de *Mein Kampf*, est célébré. Le 25 mars 1938, dans le discours qu'il prononce en ouvrant la campagne sur le referendum autrichien (la conquête est faite, mais le referendum doit encore avoir lieu), Hitler lance : « Nous éprouvons aujourd'hui un sentiment de communauté qui est infiniment plus puissant que tout ce que les intérêts politiques ou les intérêts économiques pourraient jamais produire. C'est le sentiment d'une communauté qui est fondée sur le sang (*eine Gemeinschaft die blutsmässig bedingt ist*). Le sang lie plus fortement que les intérêts (*Blut bindet fester als Geschäfte*) »⁽⁵⁴⁾. Et dans son dernier discours de la campagne, à Vienne, le 9 avril, il s'écrie : « Ce peuple (c'est-à-dire le peuple autrichien) n'a jamais eu la volonté de se séparer du Reich. Dès l'instant où sa mission de peuple conducteur au sein de l'Empire austro-hongrois a disparu, il a senti monter en lui la voix intérieure du sang »⁽⁵⁵⁾. *Die innere Stimme des Blutes* : ce sont les mots que Treitschke

(51) *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, 1918-1945*, série D, t. I, Baden-Baden, Imprimerie Nationale, 1950, p. 26. L'authenticité et la véracité du memorandum Hossbach ont donné lieu, on le sait, à des polémiques parfois vives ; voir de bonnes mises au point dans Gerhard WEINBERG, *The Foreign Policy of Hitler's Germany. Starting World War II, 1937-1939*, Chicago, University of Chicago Press, 1980, p. 35 et sv., et dans Jonathan WRIGHT et Paul STAFFORD, « Hitler and the Hossbach Memorandum », *History Today*, mars 1988, p. 11-17.

(52) Discours de Hitler à ses généraux, 21 janvier 1938 ; Fribourg, Bundesarchiv, Militärarchiv, RH 26-10/255. Sur la date et le texte de ce discours, voir David IRVING, *The War Path. Hitler's Germany, 1933-1939*, New York, Viking Press, 1978, p. 67 et 273.

(53) Max DOMARUS, *op. cit.*, t. I, 2^e partie, p. 485.

(54) Max DOMARUS, t. I, 2^e partie, p. 833.

(55) Max DOMARUS, t. I, 2^e partie, p. 849.

avait employés en 1870 à propos de l'Alsace. Dans le cas de Treitschke, cependant, la discussion sémantique est permise : sens propre ? sens figuré ? Avec Hitler et son racisme, le doute ne paraît pas possible.

Après les Autrichiens viendront les Sudètes, les Allemands des territoires incorporés de la Pologne, les Luxembourgeois, les Belges des cantons de l'est, les Alsaciens-Lorrains, pour finir par les habitants du Sud-Tyrol.

Dès 1938, Hitler salue la naissance du *Grossdeutschland: Deutschland ist zu Grossdeutschland geworden*⁽⁵⁶⁾. Le referendum des Sudètes, dit-il en décembre 1938, scellera la *Geburtsurkunde des Grossdeutschen Reiches*⁽⁵⁷⁾.

Du Grossdeutsches Reich au Grossgermanisches Reich

Très vite cependant, dans l'intime de soi, les horizons de Hitler se sont élargis : au-delà des Allemands, il voit tous les Germains réunis dans un grand Empire germanique.

Il en parle à Speer, dans une confidence que celui-ci, dans ses souvenirs, situe aux environs de 1937 : « Nous allons fonder un grand Empire. Tous les peuples germaniques en feront partie. Il s'étendra de la Norvège à l'Italie du Nord. Il faut que je mène moi-même à bien cette entreprise. Pourvu que je reste en bonne santé ! »⁽⁵⁸⁾

Si la chronologie, ici, est un peu vague, elle ne l'est pas pour des textes de 1940.

A la date du 9 avril 1940, après l'occupation du Danemark et de la Norvège, Rosenberg note dans son *Tagebuch* des paroles de Hitler : « De même que le Reich de Bismarck est né en 1866, c'est de ce jour que l'on datera la naissance du *Grossgermanisches Reich* »⁽⁵⁹⁾.

A la date du 9 juillet 1940, Goebbels note dans son journal les plans que Hitler développe pour la Norvège, les Pays-Bas, la Flandre. Ces pays seront rapidement *germanisiert*. Et Hitler de s'exalter : *Unser Reich wird gross, mächtig und schön wie nie erstehen ... Das wird ein germanisches Reich ohne Grenzen*⁽⁶⁰⁾.

En 1941, en 1942, les aspirations du Führer restent les mêmes.

En septembre 1941, il parle à Abetz d'un « grand Empire germanique » qui comptera 135 millions d'hommes et en gouvernera 150 millions d'autres⁽⁶¹⁾.

Ses « propos de table », en 1942, sont plus révélateurs encore.

(56) Allocution du 16 mars 1938 ; Max DOMARUS, t. I, 2^e partie, p. 826.

(57) Discours du 2 décembre 1938 ; Max DOMARUS, t. I, 2^e partie, p. 981.

(58) Albert SPEER, *Au cœur du Troisième Reich*, trad. franç., Paris, Fayard, 1971, p. 97.

(59) *Das politische Tagebuch Alfred Rosenbergs aus den Jahren 1934-35 und 1939-40*, éd. p. Hans-Günther SERAPHIM, Göttingen, Musterschmidt, 1956, p. 104.

(60) *Die Tagebücher von Joseph Goebbels. Sämtliche Fragmente*, éd. p. Elke FRÖHLICH, 1^{re} partie, t. 4, Munich, Saur, 1987, p. 234-235.

(61) David IRVING, *Hitler's War*, Londres, Hodder and Stoughton, 1977, p. 312.

En février 1942, il évoque les « 120 millions de Germains » qui, lorsqu'ils auront consolidé leur position, constitueront une force contre laquelle nul au monde ne pourra rien. Face aux populations de l'est et à leurs innombrables millions, « nous ne pouvons subsister qu'à la condition que les Germains en Europe fassent leur unité ». « Cela doit être un noyau auquel se rattachera le reste de l'Europe » (62).

Le 5 avril 1942, Hitler évoque à nouveau le Grand Reich germanique, qui incorporera notamment les Hollandais et les Norvégiens, mais où, souligne-t-il — et ceci montre la hiérarchie qui, bien entendu, existe dans son esprit —, « la principale source de force idéologique et militaire appartiendra exclusivement à l'Allemagne ». L'Allemagne sera la maîtresse du jeu, mais il faudra néanmoins ménager les susceptibilités. « Il ne faut pas essayer de constituer le Reich germanique sous l'ancien drapeau allemand. Pas plus qu'on n'a pu faire entrer la Bavière dans l'Empire, en 1871 sous le drapeau prussien, on ne pourrait unir les peuples germaniques sous le drapeau noir-blanc-rouge de l'ancien Reich. C'est pourquoi le parti national-socialiste, champion de la réunion de tous les Germains, a fourni d'avance un nouveau symbole qui puisse devenir le symbole de tous les Germains : le drapeau à croix gammée » (63).

Le 27 juin 1942, au repas du soir, Hitler remanie la carte de l'Europe en vue de la création de son grand *Germanisches Reich*. Faut-il, comme le suggère Mussolini, y incorporer les Flamands, et les Hollandais, et laisser les Wallons aller de leur côté avec les Français ? Hitler ne croit pas que le Duce soit dans le vrai. Il résoudra ce problème des petits Etats, Pays-Bas et Belgique, dit-il, en dictant sa volonté (64).

Grand Reich allemand (ce qui est le terme que, en 1942, Hitler continue à employer dans ses déclarations publiques) (65), ou Grand Empire germanique (ce qui est incontestablement décidé dans son esprit) (66) : le premier était fondé sur la pensée raciale, dans le cas du second, on a bien affaire, de toute évidence, à une pensée raciale élargie. Les Germains que l'on incorporera dans le grand Empire devront être convaincus, dit-il, de leur *blutsmässige Zugehörigkeit zum germanischen Reich* (67).

Le grand objectif de Hitler que nous discernons ici ne résume pas bien entendu à lui seul ses rêves démesurés. La conquête à l'est, le *Lebensraum* et

(62) Adolf HITLER, *Monologe im Führer-Hauptquartier, 1941-1944. Die Aufzeichnungen Heinrich Heims*, éd. par Werner JOCHMANN, Hambourg, Knaus, 1980, p. 289-290.

(63) Henry PICKER, *Hitlers Tischgespräche im Führer-Hauptquartier*, n^{lle} édition revue, Wiesbaden, VMA-Verlag, 1983, p. 196-197.

(64) *Id.*, p. 391.

(65) Voir par exemple son discours du 30 septembre 1942, dans Max DOMARUS, *op. cit.*, t. II, 2^e partie, p. 1922.

(66) C'est le terme qu'il emploie d'ailleurs couramment en privé, non seulement dans ses *Tischgespräche*, mais aussi, par exemple, dans une conversation du 10 décembre 1942 avec le leader nazi hollandais Mussert : *das grossgermanische Reich, unser grossgermanisches Reich* (dans L. DE JONG, *Het Koninkrijk der Nederlanden in de Tweede Wereldoorlog*, t. 6, 2^e partie, La Haye, Nijhoff, 1975, p. 562-563).

(67) Henry PICKER, *op. cit.*, p. 197 (à la date du 5 avril 1942).

l'asservissement des populations slaves de l'est sont aussi pour lui des impératifs qui ne se discutent pas. Mais ce qui se fera à l'est ne pourra être assuré que par la puissance de l'unité germanique. L'un ne va pas sans l'autre.

Une autre forme de racisme : Hitler lit Günther

Le Hitler du début croyait à une race allemande et à un sang allemand. *Gleiches Blut gehört in ein gemeinsames Reich*, proclame-t-il dans le tome I de *Mein Kampf*.

Le tome II de *Mein Kampf*, cependant, qui paraît en décembre 1926, va rendre un son nouveau. Entre le tome I et le tome II, Hitler a fait une lecture qui l'a marqué : il a lu la *Rassenkunde des deutschen Volkes* de Hans Günther.

Curieuse figure que celle de ce Hans Günther⁽⁶⁸⁾, dont l'œuvre anthropologique avait pris place parmi les écrits canoniques du nazisme⁽⁶⁹⁾, et qui survécut néanmoins au national-socialisme. Sa *Rassenkunde des deutschen Volkes*, publiée pour la première fois en 1922, eut un succès prodigieux. En 1942, elle avait été tirée à 124.000 exemplaires. La *Kleine Rassenkunde*, résumé de la grande *Rassenkunde*, fut plus répandue encore : en 1942, elle atteignait les 295.000 exemplaires⁽⁷⁰⁾. Les dirigeants nazis, et avant tout ceux qui étaient le plus préoccupés par les questions raciales, comme Darré

(68) Sur Hans F.K. Günther (que l'on appelait parfois familièrement « Rassen-Günther », pour le distinguer des nombreux autres Günther), en dehors des écrits contemporains, parmi lesquels on notera spécialement Walter GROSS, « Hans F.K. Günther zum 50. Geburtstag », *Rasse*, t. 8, 1941, p. 41-45, on verra notamment : Léon POLIAKOV et Josef WULF, *Das dritte Reich und seine Denker, Dokumente*, Berlin, Arami, 1959, p. 404-406 ; Helmut HEIBER, *Walter Frank und sein Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1966, p. 590-592 ; Hans-Jürgen LUTZHÖFT, *Der Nordische Gedanke in Deutschland, 1920-1940*, Stuttgart, Klett, 1971, p. 28 et sv. et passim (capital) ; Geoffrey G. FIELD, « Nordic Racism », *Journal of the History of Ideas*, 1977, p. 523-540 ; Patrik VON ZUR MÜHLEN, *Rassenideologien. Geschichte und Hintergründe*, Berlin, Dietz, 1977, passim ; Michael BILLIG, *L'internationale raciste. De la psychologie à la « science » des races*, Paris, Maspero, 1981, p. 53-58 et passim ; Peter WEINGART, Jürgen KROLL et Kurt BAYERTZ, *Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland*, Francfort, Suhrkamp, 1988, p. 452-455 ; Louis DUPEUX, *Histoire culturelle de l'Allemagne, 1919-1960*, Paris, Presses Universitaires, 1989, p. 179-180 ; Liliane CRIPS, « Hans F.K. Günther (1891-1968). Un idéologue du nordisme », *Université Paris 7. Centre d'Etudes et de Recherches germaniques. Séminaires 1990-91 : Sexe et Race. Discours et formes nouvelles d'exclusion du XIX^e au XX^e siècle*, p. 79-100 ; Benoît MASSIN, notice sur Günther dans l'*Encyclopédie philosophique universelle. III. Les Œuvres philosophiques*, publ. sous la dir. de Jean-François MATTÉI, t. 2, Paris, Presses Universitaires, 1992, p. 2464-2465.

(69) « Zweifellos », écrit R. BREITLING, « gehörte Günthers Rassenkunde zu den kanonischen Schriften der N.S.-Rassenkunde » (*Die nationalsozialistische Rassenlehre*, Meisenheim am Glan, 1971, p. 55). Dès 1930, un critique de Günther note à propos de ses œuvres que « die Hakenkreuzler aller Richtungen betrachten sie als wissenschaftliche Offenbarung, als unerschütterliches Fundament ihrer Weltanschauung » (Friedrich HERTZ, *Hans Günther als Rassenforscher*, Berlin, Philo Verlag, 1930, p. 3).

(70) Hans-Jürgen LUTZHÖFT, *Der Nordische Gedanke*, op. cit., p. 31-32.

ou Himmler, utilisaient ces œuvres avec révérence⁽⁷¹⁾. Ils y puisaient leur science.

Günther reçut toute une série de marques d'honneur. En 1931, Hitler assista en personne à sa leçon inaugurale à l'Université d'Iéna⁽⁷²⁾. En 1935, il reçut le grand « prix du parti national-socialiste » pour la science. Alfred Rosenberg, à cette occasion, salua en lui un homme qui avait « posé les bases spirituelles de la lutte de notre mouvement »⁽⁷³⁾. Cependant, après 1945, comme il n'avait eu ni activités politiques ni déchaînements antisémites, il s'en tira à assez bon compte : après trois années d'internement, il fut rendu à la liberté et reprit paisiblement le cours de ses publications, continuant même à exercer une certaine influence dans les milieux racistes internationaux⁽⁷⁴⁾. Il mourra en 1968 à l'âge de 77 ans.

Dans sa *Rassenkunde*, Günther élabore une classification des races — empruntée d'ailleurs pour une bonne part à ses prédécesseurs — fondée sur des caractères purement physiques (taille, couleur des cheveux, des yeux, dimensions du crâne, etc.). Mais chaque race, au sens physique du terme, a aussi, selon Günther, ses caractéristiques psychologiques. On a ainsi pour chacune d'elles un double portrait : physique et moral.

Au haut de l'échelle se trouve bien entendu la race nordique (Günther est un « nordiste » passionné) : hommes grands, élancés, peau de couleur rose-claire, visage et nez étroits, mais menton bien marqué, etc., etc. Ce sont de beaux hommes — et de belles femmes — mais surtout, quelles admirables qualités : le sens de la justice du chevalier, la soif de la sincérité, la fidélité au devoir, l'héroïsme souvent, de puissantes facultés de création et d'organisation.

La race occidentale : petite taille, cheveux et yeux foncés, nez étroit mais menton peu accentué, etc. Race mobile, spontanée, très réceptive aux impressions extérieures, à l'élocution aisée, mais manquant souvent un peu de sérieux dans la vie publique (on aura reconnu les Italiens).

Race dinarique : grands hommes à la tête courte, aux cheveux et aux yeux foncés. Race très combative, éprise de liberté.

Puis viennent encore la race orientale, la race baltico-orientale et la race fâlique. Chez les orientaux et les baltico-orientaux, on trouve également des qualités, mais aussi une foule de traits négatifs. Le baltico-oriental est rusé, haineux, il aime à obéir, à mener une vie de troupeau. On est loin, très loin, de la noblesse du Nordique.

Cette *Rassenkunde* — illustrée, bien entendu, d'abondantes photographies des différents types raciaux caractéristiques (allant de beaux Nordiques à des

(71) Voir Walther DARRÉ, *La Race*, trad. franç., Paris, Sorlot, 1939, p. 240 ; pour Himmler, voir un peu plus loin.

(72) Cf. à ce sujet ses souvenirs personnels : Hans GÜNTHER, *Mein Eindruck von Adolf Hitler*, Pähl, Franz von Bebenburg, 1969, p. 19-20 ; trad. franç., *Mon témoignage sur Adolf Hitler*, Puiseaux, Pardès, 1990, p. 22-24.

(73) LUTZHÖFT, *op. cit.*, p. 42.

(74) Cf. BILLIG, *L'internationale raciste*, *op. cit.*, passim, et Gill SEIDEL, *The Holocaust Denial*, Leeds, 1986, p. 46-47.

Baltico-orientaux qui ne sont pas beaux du tout) — connu, nous l'avons dit, un prodigieux succès. Elle devint une véritable vulgate⁽⁷⁵⁾. Mais ce qu'il importe surtout de noter, c'est que même si Günther fut parfois discuté — et l'on trouve notamment certaines discussions sur ses classifications : d'aucuns contestent la distinction entre Nordiques et Fäliques et pensent qu'il faut parler d'une race nordique-fälique — ce qui régnera partout en Allemagne, pratiquement sans partage, est l'idée que chaque race a un caractère moral, un esprit particulier. On le trouve affirmé par exemple dans les ouvrages de Clauss (*Rasse und Seele - Die nordische Rasse*), qui sont aussi très répandus⁽⁷⁶⁾, chez Lenz⁽⁷⁷⁾, chez beaucoup d'autres encore⁽⁷⁸⁾. Et ce qui est aussi le trait commun, général, est que l'on met sur le pavois la race nordique.

Quelles impressions et quelles conclusions les nationaux-socialistes en général — et au-delà d'eux, certainement, bien d'autres Allemands — ont-ils retirées de la lecture de Günther et de ses émules ?

Trois conclusions essentiellement.

1°) Tout d'abord que l'Allemagne était avant tout de race nordique. Günther admettait certes qu'à côté des hommes de race pure (les Nordiques purs faisaient à son avis, en Allemagne, 6 à 8 %), il y avait de nombreux mélanges de sang, mais il arrivait à des pourcentages, en gros, pour l'apport des différentes races : race nordique, environ 50 % ; race orientale, 20 % ; race dinarique, 15 % ; race baltico-orientale, 8 % ; race fälique, 5 % ; race occidentale, 2 %. Bien entendu, ces chiffres étaient discutés, et certains, en mettant ensemble les Nordiques et les Fäliques, arrivaient à un pourcentage de Nordiques-Fäliques de près de 70 %.

L'élément nordique, en tout cas, prédominait nettement.

2°) Cet élément nordique, par ses qualités exceptionnelles, avait fait la grandeur de l'Allemagne, et il continuait à faire l'essence même du peuple allemand. Ayons toujours présent à l'esprit, écrivait Günther, que *die*

(75) « C'est lui », écrit Vermeil en parlant de Günther, « qui inspire l'énorme et lassante littérature raciste qui s'épanouit partout dans le Reich actuel » (Edmond VERMEIL, *Doctrinaires de la Révolution allemande, 1918-1938*, Paris, 1938, p. 292). Un auteur allemand écrit de son côté en 1940 : « Die heutigen Auffassungen über den rassischen Zustand des deutschen Volkes sind in der Hauptsache durch die Werke von Professor Dr. Günther bestimmt » (Dietrich KLAGGES, *Geschichte als nationalpolitische Erziehung*, 6^e ed., Frankfurt, Moritz, 1940, p. 94).

(76) Voir notamment Patrik VON ZUR MÜHLEN, *Rassenideologien*, op. cit., p. 121-122 et 143.

(77) Fritz LENZ, « Die geistigen Rassenunterschiede », dans Erwin BAUR, Eugen FISCHER et Fritz LENZ, *Menschliche Erblehre*, 4^e éd., Munich, Lehmann, 1936, p. 711 et sv. Voir sur lui Liliane CRIPS, « Sélection raciale - sélection sociale. L'itinéraire du raciologue Fritz Lenz (1887-1976) », *Université Paris 7. CERIC, Centre d'Etudes et de Recherches inter-européennes contemporain*, t. 8, 1993 : *Sexe et Race. Discours et formes nouvelles d'exclusion du XIX^e au XX^e siècle*, p. 53-76.

(78) Voir par exemple Alfred PLOETZ, dans *Anthropologie*, publ. sous la dir. de G. SCHWALBE et E. FISCHER, Leipzig, Teubner, 1923, p. 588-656, ou encore Otto RECHE, « Rasse und Gesittung », *Rasse*, t. I, 1934, p. 20-27.

Bedingtheit durch nordisches Blut das Wesen der Deutschheit ausmacht — que « le conditionnement par le sang nordique constitue l'essence de l'être allemand » (79).

3°) La force créatrice du sang nordique, de même qu'elle était une clé pour l'histoire de la grandeur de l'Allemagne, en était une aussi pour le passé de l'humanité. Tout ce qui a été fait de grand a été fait essentiellement par des Nordiques. Cet enseignement va devenir obligatoire dans les écoles à partir de 1935: il faudra montrer que toutes les grandes civilisations occidentales ont été « l'œuvre de peuples conditionnés de manière prépondérante par l'élément nordique » (80). *Die Weltgeschichte ist als Geschichte rassischer bestimmter Volkstümer darzustellen* — « L'histoire universelle doit être exposée comme l'histoire de peuples conditionnés par la race » (81).

En gros, peut-on dire, on a donc tiré de Günther des conclusions qui constituaient un coup de fouet pour la fierté allemande. Nous devons être fiers, écrit un pédagogue nazi, d'appartenir à un peuple qui est le principal porteur de l'héritage racial nordique-germanique(82).

Les réactions de Hitler

Chez Hitler en personne, les réactions, face à Günther, ont-elles été les mêmes ? Elles se révèlent en fait, à l'examen, beaucoup plus complexes.

C'est au moment où il rédige le tome II de *Mein Kampf*, nous l'avons dit, que Hitler vient de lire Günther(83).

Les conclusions qu'il en tire, pour sa part, sont plutôt pessimistes. Il y a là-dessus dans le tome II de *Mein Kampf* une page assez extraordinaire et qui n'a pas été assez remarquée.

« Notre peuple allemand ne repose malheureusement plus sur une race homogène ». Du sang étranger, en effet, a pénétré chez nous, pénétré par nos frontières ouvertes. Il ne s'est cependant pas mélangé au sang primitif pour constituer par fusion une race nouvelle. « Au contraire, les différents éléments raciaux subsistent les uns à côté des autres, avec ce résultat que, surtout dans les moments critiques, où d'ordinaire le troupeau se rassemble, le peuple allemand se disperse dans toutes les directions ». Et Hitler d'in-

(79) Hans GÜNTHER, *Der Nordische Gedanke unter den Deutschen*, 2^e éd. Munich, Lehmann, 1927, p. 55.

(80) Décret du ministre « für Wissenschaft und Volksbildung » du 15 février 1935, dans Léon POLIAKOV et Josef WULF, *Das dritte Reich und seine Denker*, op. cit., p. 385.

(81) *Idem*.

(82) Rudolf BENZE, *Rasse und Schule*, 1934, reproduit dans *Der Nationalsozialismus als pädagogisches Problem. Deutsche Erziehungsgeschichte, 1933-1945*, éd. par Heinrich KANZ, Francfort, Peter Lang, 1984, p. 98.

(83) La première allusion à Günther, chez Hitler, se trouve dans un discours du 12 juin 1925, où il prend Günther, par erreur, pour un professeur à l'Université de Munich (HITLER, *Reden, Schriften, Anordnungen*, op. cit., t. I, éd. par Clemens VOLLNHALS, Munich, Saur, 1992, p. 92).

sister : « Ce n'est pas seulement suivant les régions que l'on a ainsi des éléments raciaux différents juxtaposés, mais cela se trouve à l'intérieur de la même région. A côté d'hommes nordiques, on trouve des orientaux, à côté d'orientaux des dinariques, à côté des deux des occidentaux, et au milieu des mélanges. Cet état de choses a de grands inconvénients. Il manque au peuple allemand ce puissant instinct collectif qui résulte de l'identité de sang ». De là, souligne-t-il, ce que l'on appelle chez nous l'hyperindividualisme.

Et Hitler de déboucher sur cette conclusion fracassante : « Tout bien compté, cela nous a coûté la domination du monde. Si le peuple allemand avait possédé au cours de son histoire cette unité collective, comparable à celle du troupeau, qui a été si utile à d'autres peuples, le Reich allemand serait aujourd'hui le maître du monde ». Nous aurions pu devenir ainsi « un peuple de maîtres mettant le monde entier au service d'une civilisation supérieure » (84).

Et avec insistance — car *Mein Kampf* est très répétitif — Hitler répète : « L'absence d'une communauté populaire homogène de sang nous a causé des maux indicibles » (85).

Ces sombres propos de Hitler sont néanmoins compensés par une note d'espoir : puisque les différents éléments raciaux en Allemagne, dit-il, ne sont pas fusionnés, « une partie au moins de notre meilleur sang est resté pur ». « Nous possédons encore aujourd'hui dans notre peuple allemand de grandes réserves d'hommes de la race germanique du Nord dont le sang est resté sans mélange. Nous pouvons les considérer comme le trésor le plus précieux pour notre avenir » (86).

Dans le *Zweites Buch*, de 1928, le sujet est abordé de manière plus allusive, mais avec le même esprit attristé. « Les extraordinaires disparates que nous pouvons observer partout dans la vie de notre peuple », écrit-il, « ne sont que la conséquence de notre division sanguine en éléments de plus grande ou de moins grande valeur. L'Anglais a en général, à ce point de vue, une meilleure moyenne » (87). Hitler souligne notamment que l'émigration est pour l'Allemagne un phénomène dangereux. « L'Allemagne est composée d'éléments raciaux de base de valeur si inégale qu'une émigration durable prive nécessairement notre peuple de ses hommes les plus résistants, les plus hardis et les plus résolus. Il s'agit avant tout, comme autrefois dans le cas des Vikings, des porteurs de sang nordique. Cette lente dénordification de notre peuple conduit à l'abaissement de notre valeur raciale générale et par là à un affaiblissement de nos forces productives » (88).

(84) *Mein Kampf*, n^{le} éd., 1933, p. 436-438.

(85) *Ibid.*, p. 438.

(86) *Ibid.*, p. 438.

(87) *Hitlers Zweites Buch*, éd. WEINBERG, *op. cit.*, p. 126 ; rééd. dans les *Reden, Schriften* ..., t. II A, *op. cit.*, p. 87.

(88) *Hitlers Zweites Buch*, éd. WEINBERG, *op. cit.*, p. 124 ; rééd. dans les *Reden, Schriften* ..., t. II A, *op. cit.*, p. 85. Ce thème de la dénordification de l'Allemagne par l'émigration était déjà développé par Günther (*Rassenkunde des deutschen Volkes*, Munich, Lehmann, 1922, p. 330).

Seconde réaction de Hitler, cependant, concomitante en grande partie à la première : il faut agir. Agir, c'est éviter la « dénordification », c'est aussi promouvoir la « nordification ». Dans le tome II de *Mein Kampf*, il écrit : « L'Empire allemand devra comme Etat rassembler tous les Allemands » — c'est l'idée que nous connaissons bien —, mais il ajoute : « avec l'objectif, dans ce peuple, non seulement de rassembler et de maintenir les éléments raciaux originels les plus précieux, mais aussi de les amener lentement et sûrement à une position dominante » ⁽⁸⁹⁾.

« Une position dominante » : on voit se profiler là l'idéal de la SS.

Dans une matière particulière, mais qui lui tient à cœur, et qui est l'art, Hitler développe la même idée dans un discours au Congrès de Nuremberg de 1933. « Un peuple composé d'éléments raciaux différents », dit-il, « ne peut en aucun cas, dans les questions les plus importantes, se laisser déterminer simultanément par deux ou trois conceptions différentes, et bâtir simultanément sur elles son existence ». Ce qui sera décisif sera de savoir « quel élément racial pourra imposer sa conception du monde ». Le national-socialisme souhaite « que la direction politique et culturelle de notre peuple ait le visage de la race qui seule, par son héroïsme et par ses dons, a la première créé le peuple allemand à partir d'un conglomerat de composantes variées » ⁽⁹⁰⁾.

Une « direction politique » « nordique » sera évidemment — en dehors, répétons-le, du rôle attribué à la SS — un objectif difficile à atteindre, mais en matière artistique, le triomphe des magnifiques figures « nordiques » pourra être assuré.

Hitler, cependant, va passer bientôt à une troisième réaction. Sa fierté d'être Allemand, d'appartenir à ce peuple incomparable (car dans ses hymnes à la gloire du peuple allemand, il y a un jaillissement qui ne permet pas de douter de sa profonde conviction)⁽⁹¹⁾, reprend le dessus. Oui, il y a des races différentes en Allemagne, mais chacune a apporté ses capacités particulières et a contribué ainsi à la variété extraordinaire des talents qui caractérise le peuple allemand. En public, Hitler ne fera qu'effleurer ce thème (il l'effleure par exemple dans le discours final du Congrès de Nuremberg de 1933 : « Tous les éléments constitutifs de notre peuple », dit-il, « ont fait apport à l'ensemble de leurs capacités particulières »)⁽⁹²⁾, mais c'est dans des allocutions adressées à des groupes choisis qu'il reçoit en privé, qu'il se sert de ce thème pour faire vibrer la fibre patriotique de ses auditeurs.

(89) *Mein Kampf*, n^{lle} éd., 1933, p. 439.

(90) Discours du 1^{er} septembre 1933, dans *Die Reden Hitlers am Reichsparteitag 1933*, Munich, Verlag Eher, 1934, p. 23-24 ; reproduit dans *Was heisst Rassismus ?*, publ. par Detlev CLAUSSEN, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1994, p. 97-98. Sur la date du discours, voir Max DOMARUS, *op. cit.*, t. I, 1^{re} partie, p. 298.

(91) Voir de beaux exemples dans Jochen THIES, *Architekt der Weltherrschaft. Die « Endziele Hitlers »*, Düsseldorf, Droste, 1976, p. 107, et dans « Rede Hitlers vor der deutschen Presse », édition citée, p. 190-191.

(92) *Die Reden Hitlers am Reichsparteitag 1933*, *op. cit.*, p. 36.

Discours du 25 janvier 1939 devant quelque deux cents officiers supérieurs et généraux. Le trait le plus frappant de notre peuple, leur dit-il, est « la prodigieuse étendue de ses capacités ». Il n'y a pas un peuple en Europe qui, autant que le peuple allemand, combine des capacités aussi multiples. Peuple de la pensée logique, mais aussi de la poésie, de la musique, des sommets de l'art militaire, des mathématiques, de la philosophie. Tout cela est *wunderbar*. Tous ces talents sont la preuve de l'extraordinaire variété de la composition raciale de notre communauté populaire. La somme de nos talents résulte de la somme des éléments raciaux de base de notre peuple⁽⁹³⁾. On le voit, voilà le problème entièrement retourné, tout à la gloire de l'Allemagne.

Discours du 11 mars 1939 devant les élèves des académies militaires : éloge de l'homme nordique, qui a été dans le passé et demeure le grand organisateur de l'Etat, mais éloge aussi — c'est un des grands hymnes de Hitler — du peuple allemand dans son ensemble. Et comme dans le discours du 25 janvier, c'est à partir de la diversité raciale que Hitler construit son hymne. « Sans conteste », déclare-t-il, « nous avons au sein de notre peuple des éléments raciaux très variés ». « Leur existence nous apparaît le plus clairement lorsque nous mesurons et apprécions l'extraordinaire étendue des capacités de notre peuple ».

« On dit : le peuple des poètes et le peuple des penseurs — en soi deux extrêmes inouïs. L'un est le sentiment et l'autre est l'intelligence. On dit le peuple des musiciens, mais en même temps le peuple des inventeurs, celui des techniciens, celui des hommes de science. On dit cependant aussi que ce peuple a produit en même temps des hommes d'Etat hors ligne. Ce peuple a des organisateurs géniaux, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine politique. Et c'est en même temps le peuple des hommes de guerre supérieurs, le peuple des meilleurs soldats ». « Nous savons cependant que toutes les parties de notre peuple ne sont pas douées dans la même mesure au point de vue scientifique, ou toutes de manière égale au point de vue culturel, ou au point de vue militaire ... Il ne s'agit pas là de hasards : tout cela est fondé sur la variété raciale, sur la variété des origines raciales de notre peuple... Mais nos succès globaux dans tous les domaines doivent être d'autant plus grands que nous réussissons dans chaque domaine à faire entrer en action les éléments qui, dans ce domaine, sont racialement les plus aptes ». Il faut chaque fois faire entrer en cette action les « fractions sanguines de notre peuple », *die Blutkörper unseres Volk*, les plus aptes⁽⁹⁴⁾.

(93) Dans *Ausgewählte Dokumente zur Geschichte des Nationalsozialismus*, éd. par H.A. JACOBSEN et W. JOCHMANN, t. II, 1933-1945, Bielefeld, 1966. Voir sur ce discours Jochen THIEL, *Architekt*, *op. cit.*, p. 119, et David IRVING, *The War Path*, *op. cit.*, p. 174.

(94) Coblenz, Bundesarchiv, Parteiamtliche Prüfungskommission zum Schutze des NS-Schrifttums, NS 11/28 (inédit). Voir sur ce discours THIEL, *op. cit.*, p. 119, et IRVING, *op. cit.*, p. 187. D'autres que Hitler avaient développé des idées semblables — et il n'est pas impossible que Hitler s'inspire en partie d'eux. Le Dr Leonardo Conti, interrogé en 1934 sur la question de savoir, « Wie erklärt sich eigentlich die geistig-seelische Anlage des deutschen Volkes, die es zur Nation der 'Dichter und Denker' gestempelt hat? », répond en parlant de la race nordique, mais ajoute : « Es ist viel wahrscheinlicher, dass die Mischung

Hitler s'en explique à nouveau le 26 mai 1944, à Berchtesgaden, devant des officiers et des généraux sortant d'un cours de formation politique de la SS. Le thème est toujours le même : la variété des dons du peuple allemand fondée sur la variété de ses éléments raciaux, la capacité et le rôle décisif, dans la conduite de l'Etat, de l'élément racial nordique (*nordischer Rassenbestandteil*) ⁽⁹⁵⁾.

D'une manière générale, Hitler ne peut pas évoquer les races sans parler aussi et avant tout des « peuples » — et en premier lieu, bien entendu, du peuple allemand — qui se sont formés à partir d'elles, *die im Laufe von Jahrhunderten sich aus Rassen langsam bildenden Völker*, dit-il en juin 1944 ⁽⁹⁶⁾. Le peuple allemand, de la sorte, est toujours au premier plan.

Un racisme anthropologique coupé en partie de l'anthropologie

Quand on entend dans le national-socialisme l'apologie répétée de l'homme nordique, il est une question qui brûle évidemment les lèvres : comment Hitler lui-même, qui n'est pas spécialement un grand blond aux yeux bleus, s'insère-t-il dans cette apologie ? De la manière, à vrai dire, la plus simple : en extrayant tout le jus du citron Günther. Chaque race a ses aptitudes. Aptitudes et races sont liées. Quand les aptitudes sont là, c'est donc que la race est là. « Les caractères héréditaires spirituels », déclare Günther, « comptent autant que ceux de nature physique. Il arrive ainsi fréquemment qu'un homme au type foncé est plus nordique par ses aptitudes d'esprit que plus d'un blond clair » ⁽⁹⁷⁾. « Même quand l'idéal nordique n'est pas visible extérieurement », écrit un autre théoricien de la race, « l'attitude psychique trahit cependant toujours l'héritage nordique » ⁽⁹⁸⁾. L'élément

so nah verwandter Rassenbestandteile, wie es beim deutschen Volke der Fall ist, ein besonders glückliches Ergebnis gehabt hat » (dans Charlotte KÖHN-BEHRENS, *Was ist Rasse ? Gespräche mit den grössten deutschen Forschern der Gegenwart*, 2^e éd., Munich, Zentralverlag der N.S.D.A.P., 1934, p. 43). Sur Conti, qui était une personnalité importante du mouvement racial nazi, et qui deviendra le *Führer* des médecins allemands, voir Robert WISTRICH, *Who's who in Nazi Germany*, New York, Bonanza Books, 1984, p. 39, et Edouard CONTE et Cornelia ESSNER, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p. 134-135, ainsi que les nombreux travaux sur la stérilisation forcée et sur l'euthanasie, où son rôle est souvent évoqué.

(95) Hans-Heinrich WILHELM, « Hitlers Ansprache vor Generalen und Offizieren am 26. Mai 1944 », *Militär-geschichtliche Mitteilungen*, t. 20, 1976, p. 123-170.

(96) Discours du 26 juin 1944 devant les dirigeants des industries d'armement, dans *Es spricht der Führer. 7 exemplarische Hitler-Reden*, éd. p. Hildegard VON KOTZE et Helmut KRAUSNICK, Gütersloh, Mohn, 1966, p. 339. Sur la date de ce discours, que les éditeurs situent par erreur au début de juillet, cf. Albert SPEER, *Au cœur du Troisième Reich*, op. cit., p. 476-479, et H. KEHRL, *Krisenmanager im Dritten Reich. Erinnerungen*, Düsseldorf, 1973, p. 395-397.

(97) Dans Charlotte KÖHN-BEHRENS, *Was ist Rasse ?*, op. cit., p. 81.

(98) Hans FELDKAMP, cité par Sheila FAITH WEISS, dans *La Science sous le Troisième Reich*, publ. sous la dir. de Josiane OLFF-NATHAN, Paris, Le Seuil, 1993, p. 282.

physique — auquel Hitler, personnellement, se garde d'ailleurs soigneusement de faire la moindre allusion, que ce soit en privé aussi bien qu'en public — l'élément physique disparaît ainsi devant l'élément moral. Dans son grand discours de Nuremberg de septembre 1933, Hitler emploie la formule : « On peut non seulement, de la race, déduire la capacité, mais aussi, de la capacité, déduire la race », *Man kann nicht nur von der Rasse auf die Fähigkeit schliessen, sondern von der Fähigkeit auch die Rasse* ⁽⁹⁹⁾. Et il répète encore plus loin dans son discours : on peut *von der Befähigung den Schluss auf die rassische Eignung ziehen* ⁽¹⁰⁰⁾.

De telles formules seront chères aux chefs nazis dotés d'un physique peu nordique, à commencer par Himmler⁽¹⁰¹⁾ : leur capacité sera la preuve de leur race supérieure. Himmler fondera d'ailleurs sur ce principe le recrutement de la SS. Pour Himmler, la SS doit être un ordre « nordique ». Il la définit, en 1931, comme « une union sélectionnée d'hommes allemands marqués par leur caractère nordique », *ausgewählter Verband deutscher nordisch-bestimmter Männer* ⁽¹⁰²⁾. Il recrute à cet effet d'une part les individus qui présentent les caractéristiques physiques qui conviennent, et qui sont examinés avec soin par une « commission raciale » ⁽¹⁰³⁾, mais aussi les hommes qui se sont distingués à la guerre, dans la lutte pour la vie et la mort. Dans ce cas, dit-il, *zeigt sich das gute Blut durch Leistung* ⁽¹⁰⁴⁾. Leur valeur est la preuve de leur bon sang, de leur bonne race.

En fin de compte, comme l'écrit très bien Mme Faith Weiss, « de même que les anciens calvinistes ne pouvaient jamais avoir la certitude de faire partie des élus, excepté à travers leurs actes, les Allemands ne pouvaient avoir l'assurance d'être de bonne race qu'en se conformant aux idéaux nazis » ⁽¹⁰⁵⁾.

On arrive de la sorte à faire du racisme anthropologique en évacuant en partie l'anthropologie.

(99) *Die Reden Hitlers am Reichsparteitag 1933, op. cit.*, p. 37.

(100) *Ibid.*, p. 41.

(101) Mais pas Goebbels qui, avec son pied bot, était furieux quand on parlait devant lui de la race « nordique » (cf. Hans GÜNTHER, *Mein Eindruck von Adolf Hitler, op. cit.*, p. 94-95 ; *Mon témoignage sur Adolf Hitler, op. cit.*, p. 106 ; voir aussi Ernest BRAMSTED, *Goebbels and National Socialist Propaganda, 1925-1945*, Michigan State University Press, 1965, p. 189).

(102) Josef ACKERMANN, *Heinrich Himmler als Ideologe*, Göttingen, Musterschmidt, 1970, p. 262.

(103) Himmler, au début, examinait aussi personnellement les photos de tous les candidats : voir sa conférence sur les SS de janvier 1937, dans *Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal militaire international (de) Nuremberg*, t. 29, Nuremberg, 1948, p. 208.

(104) Même conférence, *ibid.*, p. 207.

(105) *La Science sous le Troisième Reich, op. cit.*, p. 283.

Himmler entraîne Hitler

Nous venons de voir un Hitler influencé par Günther. Le cas de Himmler, lui, est infiniment plus marqué.

Himmler a onze ans de moins que Hitler (il est né en 1900, Hitler en 1889). Ce n'est pas sans importance. Hitler a baigné, dans sa jeunesse, dans l'atmosphère pangermaniste, il a trouvé certainement là en partie l'inspiration de ce que j'ai appelé sa « pensée raciale », et à cette pensée raciale se sont surimposées à un certain moment les théories de Günther. Himmler, lui, a été nourri presque d'emblée du racisme à la Günther, et c'est à ce racisme-là qu'il voue un culte⁽¹⁰⁶⁾.

Ceci signifie un culte à la race nordique. Le sang nordique, pour lui, est ce qu'il y a de plus grand au monde. « Le sang nordique », dit-il dans un discours aux Gauleiter de février 1940, « est réellement le meilleur sang de la terre ». « Je le crois, j'y crois comme je crois en Dieu »⁽¹⁰⁷⁾. Ce sang nordique fait l'essence du peuple allemand. Le sang nordique, écrit-il, « est propre à l'ensemble du peuple allemand, et c'est l'élément de sang qui jamais ne divise mais toujours unit le peuple allemand »⁽¹⁰⁸⁾. Ce peuple, notre peuple, est, dit-il, *das Kernvolk der nordischen Rasse*, le peuple-noyau de la race nordique, et là est la clé de sa supériorité⁽¹⁰⁹⁾. L'exaltation du peuple allemand et l'exaltation de la race nordique, chez Himmler, forment un tout, la première étant fondée sur la seconde. Peuple allemand et race nordique, dans son esprit, sont à ce point liés, que le « sang nordique », dans son vocabulaire, devient « notre sang », le « sang germanique », le « sang allemand »⁽¹¹⁰⁾. On est en plein délire du vocabulaire et des idées, mais le point de départ du délire est bien la « race nordique ».

Il n'y a pas de délire lyrique, cependant, mais la froideur d'une volonté implacable dans le mot qui traduit la conclusion pratique, la conclusion politique que Himmler tire de son culte de la race nordique : c'est *die Auslese*.

Die Auslese, la sélection, un mot que l'on ne trouve que très rarement chez Hitler, est le mot-clé du vocabulaire politique de Himmler. Il vient d'ailleurs, on le notera, de Günther. C'est *die Auslese des guten Blutes*, la « sélection du bon sang »⁽¹¹²⁾.

(106) Cf. J. ACKERMANN, *Heinrich Himmler als Ideologe*, op. cit., p. 110-112.

(107) Heinrich HIMMLER, *Geheimreden 1933 bis 1945*, éd. par Bradley SMITH et Agnes PETERSON, Francfort, Propyläen Verlag, 1974, p. 127 ; trad. franç., *Discours secrets*, Paris, Gallimard, 1978, p. 119.

(108) Préface d'un ouvrage de Willrich de 1938, dans Joseph WULF, *Die Bildenden Künste im Dritten Reich, Eine Dokumentation*, Gütersloh, Mohn, 1963, p. 393.

(109) Cf. sa conférence sur les SS de janvier 1937, loc. cit., p. 234.

(110) Voir les *Geheimreden 1933 bis 1945*, et trad. franç., *Discours secrets*, passim.

(111) Cf. notamment son livre *Der Nordische Gedanke unter den Deutschen*, op. cit., p. 55 : « Für das ganze deutsche Volk kann Zielbild der Auslese nur der Nordische Mensch sein ».

(112) Expression-clé dans sa conférence sur les SS de janvier 1937, loc. cit.

L'*Auslese*, chez Himmler, va passer par deux stades successifs. Ce sera d'abord, à l'intérieur de l'Allemagne, la sélection des meilleurs pour en faire un ordre supérieur et dirigeant, celui des SS. Ce sera ensuite, à l'extérieur de l'Allemagne, la recherche des hommes de bonne race pour faire d'eux ce que, par leur race, ils sont dignes d'être, c'est-à-dire des Allemands.

Nous avons vu déjà ce qu'étaient les principes de sélection de la SS. L'*Auslese* à l'extérieur de l'Allemagne va prendre un tout autre caractère.

La première définition de cette *Auslese* — du moins la première définition connue — se trouve dans un memorandum de Himmler de mai 1940 intitulé « Quelques réflexions sur le traitement à appliquer aux populations étrangères de l'est ». Un de nos objectifs fondamentaux, à l'est (c'est-à-dire à ce moment-là dans les territoires polonais), écrit Himmler, doit être le « tri racial » (*die rassische Siebung*), qui consistera à raffler dans la bouillie de races que l'on trouve à l'est les éléments racialement valables, et à les envoyer en Allemagne afin de les y assimiler — donc de les germaniser. Pratiquement, cela reviendra à opérer avant tout le « tri de la jeunesse » (*Siebung der Jugend*). Cette jeunesse, il faut, d'une manière générale, la laisser croupir dans l'ignorance. Rien qu'une école primaire élémentaire, avec comme programme, uniquement, d'apprendre à calculer jusqu'à 500 au maximum, d'apprendre à écrire son nom, de recevoir comme enseignement que c'est un commandement de Dieu que d'obéir aux Allemands et d'être honnête et travailleur. « Je ne considère pas qu'il soit nécessaire de leur apprendre à lire », écrit Himmler.

Mais parmi ces enfants, on pourra repérer des jeunes qui sont racialement impeccables. Ceux-là sont « de notre sang ». Ceux-là devront être envoyés en Allemagne, soit seuls, soit avec leurs parents, et être intégrés dans la société allemande.

Himmler prévoit qu'il pourra y avoir ainsi chaque année dans le Gouvernement général un tri de tous les enfants âgés de 6 à 10 ans, de manière à distinguer les *blutlich Wertvollen und Nichtwertvollen*.

« Aussi cruel et aussi tragique que puisse être chacun des cas », observe-t-il, « cette méthode est encore la plus douce et la meilleure si l'on repousse la méthode bolchévique d'extermination physique d'un peuple, convaincu que l'on est qu'elle est contraire à l'esprit germanique et inapplicable » (113).

Le memorandum de Himmler date de mai 1940. Himmler le remit au Führer le 26 mai. Hitler lut ces six pages et, déclare Himmler, les trouva *sehr gut und richtig* (114).

Ceci n'est qu'un début. En septembre 1940, Hitler fixe lui-même à un

(113) « Denkschrift Himmlers über die Behandlung der Fremdvölkischen im Osten (Mai 1940) », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, avril 1957, p. 194-198. Reproduit aussi dans J. ACKERMANN, *Heinrich Himmler als Ideologe*, op. cit., p. 298-300.

(114) « Denkschrift », art. cité, p. 195.

million le nombre de ceux qui seront « germanisés » en Pologne⁽¹¹⁵⁾. Au début d'octobre 1940, Hitler reçoit le « Protecteur » de la Bohême-Moravie, von Neurath, et le Secrétaire d'Etat Frank, venus l'entretenir des différentes possibilités d'avenir pour les Tchèques. La solution pour laquelle il tranche : la germanisation de la majeure partie de la population tchèque⁽¹¹⁶⁾. Majeure partie ou un peu moins : Frank interprète cet ordre du Führer comme signifiant la germanisation d'« environ la moitié » de la population tchèque, du moment qu'elle est « valable par le sang »⁽¹¹⁷⁾.

On aperçoit ici l'extraordinaire retournement de Hitler — et c'est même sans doute, dans l'évolution de ses idées, son retournement principal. Initialement, il ne voulait pas entendre parler de la germanisation de Polonais et de Tchèques, c'est-à-dire de populations qui n'étaient pas de « sang allemand ». Himmler le convainc qu'il y a en Pologne et en Tchécoslovaquie des hommes de « sang nordique » à récupérer, et il approuve leur germanisation.

Hitler et Himmler

Est-ce à dire que Hitler et Himmler sont désormais sur la même longueur d'ondes et qu'il y aura de leur part une politique absolument concordante ? Ce serait vraisemblablement trop s'avancer que de l'affirmer.

Le problème général des relations entre Hitler et Himmler — des relations souvent orales qui n'ont pas laissé de traces directes — et du rôle respectif de ces deux hommes dans certains grands actes politiques, demeure, on le sait, dans plus d'un cas, une des énigmes de l'histoire de l'Allemagne nazie. Himmler a avalé trop tôt son cyanure pour nous livrer là-dessus ses secrets. Il est des cas où il serait vain, peut-on penser, d'essayer d'établir entre eux une distinction. Faire du génocide juif, par exemple, une décision de Himmler plutôt que de Hitler, paraît absurde : quand on mesure la manière proprement obsessionnelle dont Hitler parlait de la question juive, il est clair que la collaboration entre Himmler et lui, dans ce domaine, a dû être totale.

Mais en ce qui concerne la germanisation des individus de bonne race, on peut sans doute établir une certaine distinction : il s'agit là manifestement, chez Himmler cette fois, d'une obsession, et d'une obsession majeure ; rien n'indique que ç'ait été le cas chez Hitler.

(115) Lettre de Himmler à Lammers, 19 septembre 1940 (Bundesarchiv, Abteilung Potsdam, R 43, Reichskanzlei, II/646) ; citée dans Martin BROSZAT, *Nationalsozialistische Polenpolitik, 1939-1945*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1961, p. 123 n. 3. « Wie Sie wissen », écrit Himmler, « ist die Zahl der einzudeutschenden Fremdvölkischen vom Führer selbst auf eine Million festgelegt worden ».

(116) *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, 1918-1945*, série D, t. 11, 1^{re} partie, Bonn, Hermes, 1964, p. 227, n° 157.

(117) *Procès des grands criminels de guerre*, op. cit., t. 26, p. 375-377. Voir sur tout ceci Detlef BRANDES, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat*, t. I, Munich, Oldenbourg, 1969, p. 132-134.

L'obsession, chez Himmler, se traduit par des actes — sur lesquels il serait trop long de s'étendre ici, mais dont les plus connus sont les rapt d'enfants polonais « de bonne race » ⁽¹¹⁸⁾ —, elle se traduit aussi par des exposés de sa « doctrine » où le fanatisme racial est poussé jusqu'à l'absolu.

Le 16 septembre 1942, s'adressant à des officiers SS, il leur explique :

Il y a à l'est une bouillie de peuples comptant des millions de sous-hommes (*Untermenschen*). Dans ce magma, on peut cependant parfois distinguer des éléments de sang « nordique-germanique-aryen » (*nordisch-germanisch-arische Blutsteile*). Tout ce qui est de bon sang, nous devons aller le chercher. Tout bon sang que vous rencontrez où que ce soit à l'est — et ceci est le premier principe que vous devez observer — ou bien vous réussissez à le gagner, ou bien vous devez le tuer (*Sie müssen es totschiagen*). Si nous laissons un tel sang de l'autre côté, du côté opposé au nôtre, il pourrait demain produire un chef, et ce serait un crime contre nous-mêmes.

Et Himmler de répéter : « Là où vous trouvez du bon sang, vous devez le gagner à l'Allemagne, ou vous devez veiller à ce qu'il cesse d'exister. Dans aucun cas il ne peut vivre du côté de nos ennemis ». *Wo Sie ein gutes Blut finden, haben Sie es für Deutschland zu gewinnen oder Sie haben dafür zu sorgen, dass es nicht mehr existiert. Auf keinen Fall darf es auf der Seite unserer Gegner leben* ⁽¹¹⁹⁾.

La méthode la plus efficace, que Himmler préconise : enlever les enfants de bonne race à leur mère et les emmener en Allemagne, ou, si les mères sont aussi de bonne race, les prendre avec les enfants. En tout cas, *alles germanisches Blut gehört zu uns* ⁽¹²⁰⁾.

Dans un discours — lui aussi secret — du 14 octobre 1943, Himmler n'est pas moins explicite.

Nous ne devons pas, déclare-t-il, lorsque nous reconnaissons qu'un enfant est de bonne race, hésiter un seul instant à l'arracher à sa mère. Il est trop dangereux, en effet, de laisser dans l'autre camp un individu qui, parce qu'il est de bonne race, pourra se révéler un ennemi particulièrement dangereux, et tuer nos propres enfants. « Ou bien nous gagnons à nous le bon sang et nous le faisons entrer chez nous, ou bien, Messieurs, — vous pouvez dire que cela est inhumain, mais la nature elle-même est inhumaine —, nous le détruisons, *wir vernichten dieses Blut*. Nous ne pouvons pas porter la responsabilité, devant nos enfants et devant nos ancêtres, de laisser de l'autre côté ce sang qui permettrait à nos ennemis de trouver des chefs et des commandants militaires capables » ⁽¹²¹⁾.

(118) Il y a là-dessus toute une littérature, et de nombreuses sources, qui mériteraient un examen critique, auquel nous songeons. Voir notamment en attendant S. SOSNOWSKI, *The tragedy of children under Nazi rule*, Poznan, 1962 ; reprint, New York, 1983.

(119) Dans *Ausgewählte Dokumente zur Geschichte des Nationalsozialismus*, éd. JACOBSEN et JOCHMANN, *op. cit.*, t. II.

(120) *Ibid.*

(121) *Procès des grands criminels de guerre*, *op. cit.*, t. 27, p. 517.

Vernichten. Totschlagen, avait-il dit en septembre 1942. *Totschlagen*, avait-il redit le 6 octobre 1943 déjà dans son célèbre discours de Poznan aux Gauleiter (le discours où il leur avait parlé explicitement de l'extermination des Juifs)⁽¹²²⁾. *Vernichten*, répétera-t-il le 24 octobre 1943⁽¹²³⁾. On est bien, chez Himmler, devant une idée fixe.

Il n'est pas le seul à parler de la sorte : en Bohême-Moravie, Hermann Frank, qui dirige la SS, puis plus tard Heydrich, tiennent des discours semblables aussi implacables⁽¹²⁴⁾.

Si, en contrepoint, on prend les nombreux *Tischgespräche* de Hitler, on y trouve, s'agissant du traitement à réserver aux populations de l'est, des propos qui sont tout sauf lénifiants — la brutalité de son langage, à ce sujet, est même incroyable⁽¹²⁵⁾ —, mais rien qui ressemble au type des propos de Himmler.

Dans ce qu'il dit le soir du 12 mai 1942, à table, on sent même percer sur le sujet une certaine réserve. Pour ce qui est de la germanisation, dit-il, il faut procéder au cas par cas. Il ne faut pas partir de principes généraux. Il faut se demander dans chaque cas si celui qu'on veut germaniser appartient à une race qui améliorera la population allemande, ou si au contraire il n'a pas les caractéristiques d'une race qui, dans le mélange avec le sang allemand, aurait des effets négatifs. Dans le doute, souligne Hitler, il vaut mieux s'abstenir. Et le Führer de rappeler combien il y a de Juifs blonds aux yeux bleus⁽¹²⁶⁾ !

En avril 1942, Hitler avait dîné avec Himmler. Celui-ci avait évoqué l'idée de « pêcher » en France, chaque année, un certain nombre d'enfants de bon sang afin de les emmener dans des internats allemands. Hitler répond là aussi de manière réservée : il n'est pas particulièrement favorable, dit-il, aux tentatives de germanisation, si on ne réussit pas à leur donner une base idéologique solide. Dans le cas de la France, il ne dit pas non, mais manifestement, sur le plan idéologique, il se méfie des Français⁽¹²⁷⁾.

(122) *Geheimreden 1933 bis 1945*, op. cit., p. 166 ; trad. franç., *Discours secrets*, op. cit., p. 163.

(123) Dans J. ACKERMANN, *Heinrich Himmler als Ideologe*, op. cit., p. 292.

(124) Memorandum de Frank du 28 août 1940, dans *Procès des grands criminels de guerre*, op. cit., t. 33, p. 260 et sv., et surtout discours de Heydrich du 2 octobre 1941. Ce discours de Heydrich, qui est particulièrement terrible — germaniser les hommes de bonne race et, si on n'y parvient pas, « les coller au mur », *an die Wand zu stellen* — n'a jamais été édité intégralement. En effet, une édition tchécoslovaque de 1960 (dans *Die Vergangenheit warnt. Dokumente über die Germanisierungs- und Austilgungspolitik der Naziokkupanten in der Tschecoslowakei*, éd. p. V. KRÁL, Prague, 1960, recueil suivi de trad. française, *La leçon du passé*, et anglaise, *Lesson from History*, Prague, Orbis, 1961) omet volontairement des passages, d'ailleurs assez courts, relatifs à l'action de Londres. Texte complet aux Archives Nationales de l'Etat, à Prague, fonds : Urad risskeho protektora - dodatky, sign. IV, d, cart. 53.

(125) Voir par exemple Adolf HITLER, *Monologe im Führer-Hauptquartier*, éd. JOCHMANN, op. cit., p. 62-63 (17-18 septembre 1941) et 90-91 (17 octobre 1941).

(126) Henry PICKER, *Hitlers Tischgespräche*, op. cit. p. 287.

(127) *Ibid.*, p. 195 (5 avril 1942). Ceci incitera en tout cas Himmler à la prudence : en novembre 1942, saisi d'une proposition « d'arracher peu à peu de France l'élément germani-

Dans la suite de la conversation, nous dit le compte rendu : *Insbesondere warnte der Chef dann vor grösseren Eindeutschungen von Tschechen und Polen*. « Le Führer mit en garde en particulier contre une germanisation sur une grande échelle de Tchèques et de Polonais » ⁽¹²⁸⁾.

Petite phrase, mais qui a évidemment tout son poids.

Ce qui, clairement, séduit le plus Hitler, est la germanisation (ou plutôt la regermanisation), à l'est, de descendants d'Allemands, qui ont conservé leurs caractères raciaux. On lui signale, dit-il en 1942, en Ukraine et dans le territoire au nord de la Mer Noire, un si grand nombre d'hommes blonds aux yeux bleus qu'il ne peut s'agir que de descendants de populations allemandes. Là, pas d'hésitation : il faut procéder à la *Wiedereindeutschung* ⁽¹²⁹⁾.

En août 1942, lorsqu'il fait devant Speer, fiévreusement, le compte de tous ceux qui pourront entrer dans son grand Empire germanique, il additionne les Hollandais, les Luxembourgeois, les Suisses alémaniques, les Danois, les Flamands, les Alsaciens-Lorrains. Il ajoute, de manière fébrile, les Allemands de Transylvanie, de Hongrie, de Yougoslavie, de Croatie, qu'il faudra « récupérer », puis encore les Tyroliens du sud, les Norvégiens et les Suédois. Dernier élément enfin de l'addition : « tous ces enfants ukrainiens blonds aux yeux bleus », dont « Himmler lui avait confirmé qu'ils descendaient bien des Goths », et tous ceux qui, parmi les populations de Pologne et de Russie, avaient aussi du sang allemand, et pourraient être *eingedeutscht*. Combien ? Inscrivez dix millions, dit-il à Speer. Il arrive ainsi à un total de 127 millions ⁽¹³⁰⁾.

Mais il faut escompter aussi l'accroissement de la population.

Dans cent ans, prédit-il, il y aura en Europe 250 millions de *deutsch-sprechende Menschen* ⁽¹³¹⁾.

Un bloc énorme d'Allemands, d'hommes de langue allemande, et de Germains. La pensée fondamentale de Hitler reste bien la pensée allemande, la pensée germanique, la pensée raciale. Le racisme anthropologique de Günther est une greffe qui n'a certes pas été innocente — elle a amené Hitler à son retournement au sujet des possibilités de « germanisation » — mais qui n'a pas affecté, en fin de compte, ses idées maîtresses. Il continue, Günther nonobstant, à parler de *unsere Rasse*, de la *Rasse* allemande — instinctivement, peut-on dire : le fond ne s'efface pas. Il emploie le terme de manière

que », il y donne une réponse dilatoire (cf. Eberhard JÄCKEL, *Frankreich in Hitlers Europa. Die deutsche Frankreichpolitik im Zweiten Weltkrieg*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1966, p. 272 ; trad. franç., *La France dans l'Europe de Hitler*, Paris, Fayard, 1968, p. 386-387).

(128) Henry PICKER, *op. cit.*, p. 197.

(129) Propos du Führer relatés le 3 septembre 1942 par Sauckel : *Procès des grands criminels de guerre*, *op. cit.*, t. 25, p. 85.

(130) Albert SPEER, *Spandauer Tagebücher*, Francfort, 1975, p. 88-89 ; trad. franç., *Journal de Spandau*, Paris, 1975, p. 64-65.

(131) Propos rapportés par Sauckel le 3 septembre 1942, *loc. cit.*

répétée, en 1938, en 1939, en 1940⁽¹³²⁾. Il admire ce qui est nordique, mais il n'y a rien de plus beau pour lui que le peuple allemand, le peuple allemand tout entier. « La valeur du peuple allemand est incomparable », s'écrie-t-il en novembre 1938. « On ne pourra jamais me convaincre qu'aucun autre peuple puisse avoir plus de valeur (*mehr Wert*) que lui »⁽¹³³⁾. Et en mai 1940 : « Il n'y a aucun peuple au monde qui pourrait être meilleur que le peuple allemand », *Es gibt gar kein Volk auf der Welt, dass Besser sein könnte als das deutsche*⁽¹³⁴⁾.

Ich bin deutscher Nationalist, proclamait-il dans le *Zweites Buch*. Je rêve de l'heure où nous serons citoyens allemands de Königsberg à Strasbourg, et de Hambourg à Vienne, j'en rêve *als Alldeutscher*, déclarait-il en février 1924 dans son discours-plaidoyer devant le tribunal qui le jugeait après la tentative de putsch de Munich⁽¹³⁵⁾. François-Poncet, sans connaître le *Zweites Buch*, et probablement sans avoir lu le plaidoyer de 1924, mais en cherchant à comprendre le Hitler qu'il avait connu, écrivait : « Hitler n'est, après tout, qu'un pangermaniste forcené »⁽¹³⁶⁾. Même si, s'agissant de la personnalité du Führer, une telle analyse n'est que partielle, elle paraît bien fondée⁽¹³⁷⁾.

(132) *Menschen unserer Rasse* (discours du 12 septembre 1938, dans Max DOMARUS, *op. cit.*, t. I, 2^e partie, p. 900) ; *In Deutschland leben 80 Millionen Menschen einer Rasse und um uns herum noch einmal fast 8 Millionen Menschen die eigentlich rassenmässig zu uns gehören* (discours du 10 novembre 1938 à la presse allemande, dans « Rede Hitlers vor der deutschen Presse », art. cité, p. 191) ; *Der Volkswert an sich unserer Rasse, die ziffernmässige Stärke unserer Rasse und die absolut erwiesene kämpferische Bewährung unserer Rasse* (discours du 11 mars 1939 devant les élèves des académies militaires, cité plus haut) ; *Wir sind das volkreichste Staatswesen einer Rasse, das es auf der Welt gibt, ausgenommen China* (discours du 3 mai 1940, dans Max DOMARUS, *op. cit.*, t. II, 1^{re} partie, p. 1499).

(133) Discours du 10 novembre 1938 à la presse allemande, *loc. cit.*, p. 190. *Unser Volk, meine jungen Offiziere*, dit-il le 18 janvier 1939, *ist das geschichtlich ohne Zweifel wertvollste* (discours à de jeunes officiers allemands ; Coblenz, Bundesarchiv, N.S. 11/28 ; inédit).

(134) Discours du 3 mai 1940, dans Max DOMARUS, *op. cit.*, t. II, 1^{re} partie, p. 1499.

(135) Dans HITLER, *Sämtliche Aufzeichnungen, 1905-1924*, *op. cit.*, p. 1102, et dans *Der Hitler-Prozess 1924. Wortlaut der Hauptverhandlungen vor dem Volksgericht München*, éd. par Lothar GRUCHMANN et Reinhard WEBER, Munich, Saur, 1997, p. 80-81.

(136) André FRANÇOIS-PONCET, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin. Septembre 1931-Octobre 1938*, Paris, Flammarion, 1946, p. 85.

(137) Avec tous mes remerciements pour son aide à ma collègue Madame I. Heidelberger-Leonard.